

La description : point aveugle de la recherche qualitative

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Il n'y a de réel dans la vie que ce que l'on a su bien décrire.
(Pessoa)

Dans le domaine de la recherche qualitative, la description est au cœur de plusieurs paradoxes épistémologiques et méthodologiques¹. Rien de plus simple à comprendre, en apparence, de plus familier, et rien de plus compliqué à analyser quand on y prête attention. Rien de plus dénigré : Andrew Abbott (2003, p. 43) fait remarquer qu'il n'existe pas de séminaire de sciences sociales où l'on n'ait pas entendu des centaines de fois : « *But your analysis is merely descriptive* ». Le mot description, note-t-il, est rarement employé sans que l'adjectif « *mere* » ne lui soit accolé. Présentant l'étude de cas, Yin (1994) reprend la distinction entre exploratoire, explicatif et descriptif. Il oppose l'approche descriptive à une approche qui repose sur des propositions théoriques, considérant cette dernière comme nettement supérieure à la première. Par ailleurs, il ne consacre aucun développement particulier à la description : il explique l'étude de cas sans chercher à montrer comment en faire une. Rien de plus important, au contraire, pour certains courants philosophiques, ou certaines disciplines (phénoménologie, ethnométhodologie, ethnologie). Une importante littérature existe d'ailleurs dans ces disciplines sur la description. En sociologie, depuis l'article fondateur de Harvey Sacks en 1963, jusqu'au livre de Ackermann *et alii* (1985) ou Lahire (1998). En ethnologie, avec un numéro spécial de la revue de l'EHESS, *L'Enquête*, en 1998, et le livre de Blundo et de Sardan en 2003. Mais dans d'autres disciplines également, comme la biologie (Manago *et alii*, 1992). Cette littérature traite de la philosophie de la description, de son épistémologie, mais explique assez peu les problèmes concrets de la description : qui cherche une description de la pratique descriptive et de ses difficultés a du mal à en trouver une.

Ce texte se propose de montrer que la description est au centre de la recherche qualitative et de l'étude de cas et qu'elle en constitue l'originalité et la richesse par rapport aux méthodes quantitatives et de modélisation formelle. Si la description est paradoxalement dénigrée par la recherche qualitative elle-même, c'est qu'il doit exister de bonnes et de mauvaises descriptions, ces dernières sans doute plus nombreuses que les premières, et qu'il est donc crucial de comprendre ce que peut être une bonne description. Pour ce faire, il va falloir écarter un certain nombre de thèses répandues et erronées quant à la description, souvent marchant par paires de contraires (et illustrant une fois de plus que le contraire d'une thèse fautive n'est pas une thèse vraie, mais une thèse tout aussi fautive). En voici quelques-unes :

1. Je remercie Magali Ayache, Serge Boucheron, Colette Depeyre et Alain Noël (HEC Montréal) pour leurs remarques sur ce texte. Je remercie également les étudiants de la promotion 2009-2010 des Masters de Recherche *Gestion et Dynamique des Organisations* et *Management des Organisations et des Politiques Publiques* pour leurs réactions stimulantes à la première présentation de ce texte. L'auteur doit bien sûr être tenu pour seul responsable des thèses défendues et des erreurs éventuelles.

- 1 {
 - La description doit être objective, et pour cela elle doit être indépendante de toute théorie.
 - Une description est toujours dépendante d'une théorie et elle est là pour en montrer la fécondité.

- 2 {
 - La description doit être objective, et pour cela elle doit éliminer tout jugement de valeur.
 - Une description objective étant impossible, il faut mener des descriptions subjectives et les assumer en tant que telles.

- 3 {
 - Pour un phénomène, il existe une description objective et vraie en tant qu'elle est adéquate à l'objet.
 - Pour un phénomène, il n'y a que des descriptions subjectives et c'est l'accumulation de celles-ci qui constitue l'« objectivité » de la description, si « objectivité » il peut y avoir.

- 4 {
 - Dans une étude de cas, les descriptions doivent être celles des acteurs étudiés. Le chercheur n'a pas à décrire ces descriptions (ce qui ne serait qu'une paraphrase), il doit les interpréter. La description est exclusivement le fait des acteurs, et l'interprétation le fait du chercheur.
 - Dans une étude de cas, le chercheur doit s'affranchir des descriptions faites par les acteurs, et faire une description objective des phénomènes, affranchie de ces descriptions indigènes.

- 5 {
 - Les descriptions portent sur des phénomènes (irréductiblement) singuliers.
 - Les descriptions ne doivent porter que sur des processus génériques.

On voit que construire une approche de la description, devant écarter une à une toutes ces thèses, apparaît une tâche difficile.

Pour la mener à bien, il faut d'abord se demander à quoi sert une description ; puis s'interroger sur le statut de la description et enfin sur la (les) forme(s) que la description peut prendre. Pour ce faire, il sera beaucoup fait appel à Wittgenstein, et à ses disciples (Elisabeth Anscombe). Ce n'est évidemment pas un hasard. Sur le plan philosophique (par exemple, la célèbre phrase : « *Nous devons écarter toute explication et ne mettre à la place qu'une description.* » – Wittgenstein, 2004, § 109, p. 84), comme sur le plan de la réflexion sur l'ethnologie (commentant le *Rameau d'or* de Frazer : « *Comparée à l'impression que fait sur nous ce que l'on décrit, l'explication est trop incertaine.* » – Wittgenstein, 2001a, p. 28), ou dans sa critique de Freud, Wittgenstein estime que la description est bien plus sûre et plus importante que l'explication.

Avant d'aborder la question de la description, une précision : l'analyse va se porter sur une question particulière, les descriptions faites dans les produits finaux d'une recherche, thèse, article ou livre.

A quoi sert une description ?

La question est moins naïve qu'il n'y paraît. Dans un de ses cours, Wittgenstein l'aborde de cette manière :

« – Kreisel : On pourrait se demander à quelle fin vous souhaitez la description.

– Wittgenstein : Oui, c'est la bonne question pour le pragmatisme. A quoi la description sert-elle ? » (Wittgenstein, 1988/2001, p. 27).

(Suite page 30)

(Suite de la page 29)

Trop souvent, dans les études de cas, la description sert à illustrer la théorie. Ou à illustrer deux ou trois cadres théoriques que l'on combine pour éclairer différents aspects du cas (sans se demander d'ailleurs si ces cadres théoriques ne sont pas contradictoires entre eux, ou s'ils ne fonctionnent pas à des échelles différentes). Ce rapport de la description à la théorie est problématique. Il est au cœur du problème épistémologique majeur de l'étude de cas : le risque de la circularité entre théorie et cas (Dumez, 2006). Le problème a été bien vu par Fernando Gil (1998, p. 138) :

« On ne dépasse pas la relativité des descriptions par rapport aux cadres conceptuels, et les descriptions sont a priori adéquates car elles posent ce qu'elles décrivent. Le cadre décide des bonnes questions que le chercheur "entraîné" transforme en descriptions (chaque observation, chaque expérience). [...] L'interprétation signifie cette pré-détermination du regard, elle vient avant et non après, sans déformer le donné car il n'y a pas de donné cognitif avant la description qui l'instaure. »

La pauvreté des études de cas vient souvent de ce phénomène de circularité par lequel les descriptions « confirment » les théories sur lesquelles elles ont été bâties.

Une autre école estime que la description est là pour donner une coloration, un aspect esthétique, à l'analyse. Il s'agit de rendre le vécu des acteurs étudiés (Van Vuuren, 2004, p. 2) :

« Just as there is no definitive answer to the question "What is a good description?", the question "What is it good for?" poses a challenge which students and scholars should engage. Some years ago, Kenneth Gergen (1985) noted that the end product of qualitative research should "... invite, compel, stimulate and delight". »

La description est là pour restituer avec art le concret des situations, des interactions, des caractères. En cela, effectivement, un certain talent littéraire est requis.

Mais la description a également une finalité scientifique. Elle est là pour bousculer les théories ou pour inventer de nouvelles notions, et souvent les deux à la fois : les théories sont bousculées parce qu'une description est faite selon une nouvelle manière de voir (« [...] *the aim of ethnographic description is to present phenomena in new and revealing ways* » – Hammersley, 1990, p. 599). La description de la vie d'un laboratoire par Latour et Woolgar a, par exemple, constitué un tournant dans la sociologie de la science (Latour & Woolgar, 1979). Il existait de nombreuses descriptions de l'activité scientifique, mais une description de celle-ci menée selon un regard anthropologique n'avait jamais été menée. Elle a contribué à renouveler le champ de la sociologie des sciences.

Bien évidemment, la pratique descriptive, si elle vise à discuter les théories, demande à être réfléchie. Il faut alors s'interroger sur le statut de la description.

Le statut méthodologique de la description

L'interrogation sur le statut de la description s'articulera autour de trois constatations : la description est toujours là ; il n'y a pas une description correspondant à l'objet décrit, le décrire est toujours un « décrire comme » ; une bonne description est un étagement ordonné de « décrire comme ».

La description comme étant toujours déjà là

Les sciences sociales étudient des acteurs qui parlent, pensent et agissent. Eux-mêmes décrivent en permanence les situations dans lesquelles ils se trouvent, leurs

actions et interactions. L'objet étudié, comme l'a noté Ulrich Oevermann (1985, p. 14), se décrit lui-même :

« Il n'existe pas, dans les sciences sociales, le moindre problème autonome d'un langage de la description, parce que l'objet que nous avons devant nous s'est toujours déjà décrit lui-même ; c'est précisément là que réside la différence décisive avec les sciences de la nature. »

Dès lors, pour lui, le chercheur n'a pas à décrire (Oevermann, 1985, p. 15) :

« Si l'on part de cette constitution textuelle fondamentale de la réalité (qui constitue essentiellement la différence avec les sciences de la nature), alors il est relativement facile de voir que l'opération méthodologique de base des sciences sociales consiste à interpréter le sens qui a été produit par ces textes ; ils représentent les données de départ de toute analyse structurale en sciences sociales. Du coup, le problème de la description disparaît : une description ne pourrait être que la paraphrase d'un texte, dont on ne voit pas la nécessité. »

Cette thèse apparaît partiellement vraie : les acteurs, dans les entreprises, les organisations, la vie courante, font en permanence des descriptions de la situation dans laquelle ils évoluent, de leurs actions et interactions. Mais d'autres descriptions sont possibles, qui peuvent être différentes et aussi intéressantes – parfois plus – que celles qu'ils font eux-mêmes. On peut ici suivre Anscombe (2002, § 6, pp. 47-48) :

« Comme une unique action peut avoir plusieurs descriptions, par exemple “scier une planche”, “scier du chêne”, “scier une des planches de Smith”, “faire un bruit épouvantable avec la scie”, “dégager beaucoup de sciure”, etc., il est important de remarquer qu'un homme peut savoir qu'il fait une chose sous une description, et pas sous une autre [...] Dès lors, dire qu'un homme sait qu'il fait X, c'est donner une description de ce qu'il fait sous laquelle il le sait. »

Tout l'intérêt du Livre de Bruno Latour et Steve Woolgar est précisément de décrire la vie du laboratoire qu'ils ont étudié de manière différente des descriptions que les chercheurs eux-mêmes font de cette vie quand on les interroge. Non pas totalement différente, sinon les acteurs ne se reconnaîtraient tout simplement pas, mais suffisamment différente pour qu'ils apprennent quelque chose de la description faite par les chercheurs. Les ethnométhodologues parlent ici de « correction » : il faut prendre en compte les descriptions faites par les acteurs eux-mêmes et les corriger pour en donner une description proche mais décalée (Garfinkel, 1985). Le chercheur est ici souvent aidé par le fait que les différents acteurs d'une situation font généralement des descriptions divergentes, voire contradictoires, de cette situation.

Avec la question des descriptions faites par les acteurs et faites par le(s) chercheur(s), nous sommes ainsi entrés indirectement dans la question de la description objective ou non, et une ou multiple. Il convient maintenant d'aborder de manière plus directe cette question centrale.

L'impossible description une et objective

Avant 1929, Wittgenstein a pensé qu'il était possible d'élaborer un langage phénoménologique qui serait capable, grâce à une certaine sophistication, de décrire le monde de manière objective (Chauviré, 2010). Un grand tournant s'opère dans sa pensée lorsqu'il réalise qu'il n'existe aucun langage de ce type, qu'une description « objective » est impossible. Les descriptions que nous pouvons faire se font dans le langage ordinaire avec tout ce qui nous semble être des imperfections, des ambiguïtés, du vague et de l'imprécis. Cette constatation est, dans ses implications,

(Suite page 32)

(Suite de la page 31)

de grande conséquence et ouvre ce qu'il est convenu d'appeler la seconde (ou deuxième) philosophie de Wittgenstein.

Il n'y a donc pas une description, objective, que nous puissions mener d'un phénomène. Il y a des descriptions, multiples, qui sont autant de « voir comme » – voir tel phénomène « comme », c'est-à-dire d'un point de vue particulier. Chaque « voir comme » a ses accentuations propres. Wittgenstein prend une métaphore musicale. Il y a bien une partition, originale, d'une sonate de Beethoven. Mais il n'y a pas une interprétation « fidèle », « objective » de cette partition. Il y a des milliers de manières de la jouer, toutes « bonnes », certaines excellentes, qui reposent sur des accentuations différentes. Si ce principe est admis en musique (encore que les débats y fassent rage à propos des interprétations « authentiques » faites sur instruments anciens), son application à un domaine scientifique paraît plus difficile : peut-on vraiment renoncer à toute description objective ? Est-on alors condamné à se rallier à un constructivisme de type post-moderne et estimer que les faits n'existent pas ? Ce n'est pas la thèse qui sera défendue ici. Pour autant, la première remarque est donc qu'il faut rompre avec l'idée qu'il faille rechercher une description « neutre », exhaustive et objective, remarque profondément dérangeante.

« Nous avons dans l'idée que la description exacte de ce que je vois existe. Je veux, pour ma part, dire qu'il n'existe pas de description de ce genre » (Wittgenstein, 2001a, p. 115).

La description comme étagement ordonné de « décrire comme »

Dans un texte célèbre, Clifford Geertz (1973/1998), a repris au philosophe Gilbert Ryle la notion de « *thick description* », description dense ou épaisse. Ryle (1971a & b) prend l'exemple d'un garçon qui contracte l'une de ses paupières de manière rapide (description mince). On peut ensuite faire une description plus riche en prenant en compte l'intentionnalité ou non de cette action : soit le garçon a des tics, et ne contrôle pas ce genre de mouvement ; soit il n'en a pas et cette contraction est intentionnelle : il s'agit alors d'un clin d'œil. Ce clin d'œil peut répondre à un autre clin d'œil. Il peut y répondre en toute connivence, ou de manière ironique. Ceci est possible dans le cadre d'un univers social dans lequel le clin d'œil a un statut. La description est pour Ryle un étagement de « voir comme », depuis une description de base, minimale, « contraction d'une paupière », jusqu'à « contraction d'une paupière constituant une réponse ironique à la contraction d'une paupière constituant un clin d'œil ». Geertz, sortant l'analyse de Ryle de son contexte, explique que l'ethnologie se consacre à la description épaisse, celle qui ne se contente pas d'une description behaviouriste, mais affronte des « structures superposées d'inférence et d'implication » (Geertz, 1998, p. 78). Vincent Descombes (1998) fait remarquer : 1. que Ryle a raison de voir la description comme un étagement ordonné, mais qu'il a sans doute tort de suggérer qu'il y a à la base une description objective possible, behaviouriste ; 2. que Geertz a raison de critiquer cette illusion de la possibilité d'une description behaviouriste, qui constituerait un socle objectif, mais qu'il a tort de penser que la description dense est possible sans opposition à une description minimale, et de perdre l'idée d'étagement ordonné qui était chez Ryle.

Apparaît ici une méthodologie de la description : tout exercice descriptif est un « décrire comme ». La démarche la plus rigoureuse et la plus féconde apparaît être de commencer, non pas par une description « objective », mais par une description minimale : un décrire qui exclut des éléments (le changement, le sens donné par les acteurs comme dans le cas de la contraction des paupières, etc.) qui seront par la suite réintroduits dans d'autres « décrire comme » successifs qui enrichiront la

description minimale première. La description devient alors analogue à un modèle réduit à quelques éléments simples qui est ensuite complexifié pas à pas².

La description initiale de Ryle – « contraction d'une paupière » – ne doit donc pas être vue comme *La description*, objective car excluant l'attribution d'un sens par des acteurs, mais comme le modèle initial de base qui va permettre un étagement ordonné de descriptions successives par l'enrichissement d'éléments qui permettent de construire d'autres points de vue.

On peut alors retenir l'idée que la description est en réalité multiple, étant constituée d'un étagement si possible ordonné selon une complexité croissante de « décrire comme » (l'expression « décrire comme » étant inspirée des réflexions de Wittgenstein sur le « voir comme » dans la seconde partie des *Recherches philosophiques* – Wittgenstein, 2004).



*La Méditerranée
face aux côtes de Bonifacio*

Deux exemples

Deux exemples peuvent être pris. Le premier est très célèbre et porte sur une sédimentation de descriptions temporelles. Il s'agit de la Méditerranée à l'époque de Philippe II vue par Braudel (1949). L'ouvrage commence par une description de structures immobiles. Il s'agit de la géographie du monde Méditerranéen : les montagnes et les vallées, les côtes, les déserts de l'intérieur des terres, le climat. Puis vient la description des tendances lentes, la démographie, l'agriculture, les techniques. Et, enfin, le temps événementiel. Cet ordre de descriptions se lit dans le titre : le livre ne parle pas de l'époque de Philippe II comme l'ont fait ceux des autres historiens jusqu'à lui, mais commence par la Méditerranée, la description d'une mer et des terres qui l'entourent. L'ordre descriptif de Braudel est simple et puissant : il part de ce qui est immobile et ne change quasiment pas, passe au changement d'amplitude longue, quasiment imperceptible pour les acteurs, pour en arriver au changement visible, perceptible, commenté par les acteurs, le temps événementiel. On peut ordonner l'étagement temporel et les descriptions des acteurs d'autres manières. C'est ce que suggère Andrew Abbott (2003, pp. 44-45) :

« Ceux qui font les premières descriptions de l'événement agissent en tant que créateurs. Ils soulignent ceci tandis qu'ils mettent cela à l'écart. Leurs descriptions ainsi que toutes les descriptions qui les suivent sont performatives, elles sont des actes plutôt que des perceptions passives. Chaque description successive doit prendre en compte les descriptions antérieures, qu'elles aient raison ou tort. Les premières descriptions d'un événement apparaissent donc avant qu'il ne s'achève, pendant qu'il est vraiment en cours. Ces premières esquisses d'une description proviennent, pour la plupart, de journalistes et de leurs semblables. Les universitaires et les chercheurs ne font leurs descriptions qu'après ces tentatives populaires, avec lesquelles ils doivent souvent lutter. »

Abbott a beaucoup réfléchi sur cette importance méthodologique de l'étagement des temporalités et des descriptions correspondantes (Abbott, 2001).

Le second exemple (que l'on veuille bien nous en excuser) se trouve dans une de nos recherches portant sur le contrôle des prix (Dumez & Jeunemaître, 1989). Le contrôle des prix, pratiqué durant une cinquantaine d'années par des gouvernements successifs, avait été peu décrit comme pratique administrative et était extrêmement

2. Littérairement, l'impact d'une description menée en tant que « voir comme » excluant des éléments de sens, a été souvent exploité. L'exemple le plus célèbre est sans doute la description de la bataille de Waterloo par un acteur qui n'y comprend rien au début de *La chartreuse de Parme*. Le dévoilement d'une intrigue par des « voir comme successifs » dont le premier repose sur le point de vue d'un acteur qui ne dispose pas des éléments permettant d'éclairer l'ensemble de la situation a lui aussi été utilisé par plusieurs auteurs. C'est le cas de Faulkner dans *Le bruit et la fureur*, dont la première partie est écrite du point de vue d'un débile mental. C'est également le cas du *Quatuor d'Alexandrie*, de Lawrence Durrell. L'idée d'une succession ordonnée de descriptions d'une situation sociale se trouve également chez Pascal quand il construit les points de vue du peuple, des demi-habiles et des habiles (pensée n° 90 édition Lafuma, n° 337 édition Brunschvicg).

(Suite page 34)

(Suite de la page 33)

controversé. Une description neutre, réconciliant les différents points de vue, apparaissait impossible, constat similaire à celui fait par Howard S. Becker (1985, p. 195) en matière d'analyse des comportements déviants :

« [il est] impossible de construire une description d'une situation ou d'un processus qui, en quelque manière, amalgame les perceptions et interprétations adoptées par les deux parties impliquées dans un processus de déviance. Nous ne pouvons décrire une "réalité transcendante" qui intègre les deux points de vue. »

La démarche choisie a consisté à construire l'analyse autour de trois « décrire comme » successifs. Le premier est celui d'un économiste libéral. Il va chercher dans la littérature économique les textes consacrés au contrôle des prix et dresse une revue de littérature libérale sur cette pratique, depuis les textes fondateurs de Turgot. Puis il va aller voir fonctionner cette pratique, sans tenir compte des discours tenus par l'administration qui la met en œuvre, pour ne pas en être prisonnier. La deuxième partie, appelée « Rendre raison », consiste en une autre revue de littérature, moins connue, dans laquelle des économistes en charge du contrôle des prix, notamment aux États-Unis (Taussig lors de la Première Guerre Mondiale, Galbraith lors de la Seconde Guerre Mondiale, Schultz durant l'administration Nixon), ont décrit leur expérience et réfléchi sur elle ; puis, dans un second temps, cette partie mène une nouvelle description du travail administratif concret que constitue le contrôle des prix en adoptant le point de vue des fonctionnaires. La troisième partie est plus analytique, mais comporte des éléments descriptifs, qui inscrivent notamment le contrôle des prix comme pratique dans une histoire longue.

Deux points de vue descriptifs ont donc été construits : le premier est marqué par la théorie économique libérale, et il comporte une description de la pratique excluant le point de vue des acteurs administratifs ; le second réintroduit ce sens donné par les acteurs à leur pratique, qui avait été exclu du premier « décrire comme ». La description repose sur les entretiens réalisés sur le terrain et les articles plus théoriques rédigés par des universitaires (essentiellement américains) ayant été en charge à un moment de leur carrière, de mettre en œuvre cette pratique. Le troisième point de vue comporte des éléments descriptifs mais plus généraux et donc plus directement interprétatifs, c'est celui de chercheurs visant à comprendre les éléments politiques, économiques et administratifs des politiques économiques.

Une remarque doit être faite ici. Les points de vue sur lesquels repose à chaque fois le « décrire comme » ne renvoient pas à la subjectivité des acteurs. Ils ont été construits à partir d'éléments théoriques. L'idée que la description est constituée à partir d'un point de vue n'implique donc pas la valorisation du moi des acteurs ou de celui du chercheur. Reconnaître qu'il n'existe pas une description unique et objective d'un phénomène ne signifie pas en appeler à la subjectivité du chercheur qui ne pourrait que décrire sa propre vision des choses à la première personne. Cette subjectivité n'a aucun intérêt en soi, si elle n'est construite et explicitée en un point de vue, qui ne constitue qu'un étage d'un ordre de description. La simple description à la première personne du chercheur souffre de deux faiblesses : la non-construction théoriquement étayée d'un point de vue particulier, qui conduit à se contenter d'impressions idiosyncrasiques, et la non-intégration de ce point de vue dans un ordre de descriptions. Autre remarque donc, les points de vue sont ordonnés : le passage du premier point de vue au second se fait par la prise en compte du point de vue des fonctionnaires du contrôle des prix, qui avait été volontairement exclu du premier point de vue. Cet ordre rappelle celui de Ryle : une description de base excluant le sens donné par les acteurs, une description plus riche incluant ce sens.

La forme de la description

Dans cette partie, il s'agit d'aborder de manière concrète la démarche même de la description. La première remarque porte sur la multiplicité des formes matérielles que cette dernière peut prendre.

Les formes matérielles multiples de la description

Notre première image de la description est un texte, un alignement de mots. Mais Wittgenstein fait justement remarquer qu'il existe des formes multiples de description :

« Nous appelons “descriptions” des instruments visant à des usages particuliers. Pense ici au dessin d'une machine, à une coupe transversale, au plan avec ses cotes qu'un mécanicien a sous les yeux. Se représenter une description comme une image verbale des faits risque de nous induire en erreur [...] » (Wittgenstein, 2004, § 291).

Ailleurs, il ouvre encore :

« Pense à la diversité des choses que l'on nomme “description” : description de la position d'un corps par ses coordonnées ; description de l'expression d'un visage ; description d'une impression tactile, d'une humeur. » (Wittgenstein, 2004, § 24, p. 40).

Une histoire résumée, une chronologie, un organigramme, un tableau de chiffres (chiffre d'affaires, effectifs, implantations géographiques, etc.), une longue monographie, constituent autant de descriptions possibles d'une entreprise. Reste à savoir quelles sont les relations entre ces différentes techniques de description, l'articulation notamment entre le texte et les schémas. Nous y reviendrons. Pour l'instant, notons que les techniques de description, les outils pour décrire, sont extrêmement divers et que l'image que nous avons spontanément de la description – un texte imagé d'un objet ou d'une action, est réductrice.

L'élasticité de la description

Une description peut se réduire à une expression de quelques mots, ou s'étendre sur des pages. L'importance de l'objet n'est pas ici décisive. Comme l'a noté Valéry (1960, « Autour de Corot », p. 1325) :

« On peut décrire un chapeau en vingt pages et une bataille en dix lignes ».

Par ailleurs, quelque longue que soit la description, elle semble toujours pouvoir être étendue. C'est ce que Harvey Sacks (1963, p. 10) appelle le problème du « *et cetera* » :

« [...] how is the scientific requirement of literal description to be achieved in the face of the fact, widely recognized by researchers, that a description even of a particular “concrete object” can never be complete ? That is, how is a description to be warranted when, however long or intensive it be, it may nonetheless be indefinitely extended ? We call this “the etcetera problem” to note : To any description of a concrete object (or event, or course of action, or etc.), however long, the researcher must add an etcetera clause to permit the description to be brought to a close. »

Cherchant de son côté à caractériser l'action, Joel Feinberg a remarqué que, dans certaines circonstances, la description d'une action pouvait s'étendre – certains disent : à l'infini – ou se réduire à quelques mots, ce qu'il a appelé l'effet d'accordéon (Feinberg, 1970, – « Action and responsibility », pp. 119-151 ; Bratman, 2006 ; Searle, 2010, p. 37). Par exemple, il est possible de réduire la description suivante :

(Suite page 36)

(Suite de la page 35)

« Pierre ouvrit brusquement la porte et, ce faisant, effraya Paul », en une description plus courte : « Pierre effraya Paul ». La théorie de Feinberg porte sur l'action volontaire et la responsabilité. Comme on l'a vu, Anscombe avait déjà lié la réflexion sur l'action et l'intention à la multiplicité des descriptions possibles. Si l'on reprend l'exemple d'Anscombe, dire « Pierre scie » est une description. Mais on peut étendre la description en ajoutant : « Pierre scie une planche de chêne », « qui appartient à Paul », « maladroitement », « en faisant un bruit épouvantable », etc. On remarquera que le sens de la description peut changer selon son extension ou sa réduction. Quand on passe de « Pierre scie une planche de chêne » à « Pierre scie une planche de chêne qui appartient à Paul », le sens de la description se modifie. L'accent est brusquement mis sur la provenance de la planche et sur la relation de Pierre à Paul. Si cette relation joue un rôle important, la réduction de la phrase « Pierre scie une planche de chêne qui appartient à Paul » à « Pierre scie une planche de chêne » entraîne une perte. Par contre, l'approche de Feinberg met en évidence un phénomène différent : la réduction de la phrase « Pierre ouvrit la porte et, ce faisant, effraya Paul » à « Pierre effraya Paul » met l'accent sur l'essentiel (dans certaines conditions). Peu importe finalement de savoir comment Pierre a effrayé Paul si l'essentiel est bien qu'il l'a effrayé (dans d'autres conditions, c'est précisément le fait que c'est en ouvrant la porte que Pierre a effrayé Paul qui apparaît comme essentiel – ceci renvoie à ce qui a été dit, la première question à se poser est : à quoi sert la description ?). La description peut donc s'étendre ou se réduire, se gonfler ou se dégonfler – c'est l'effet d'accordéon, et ce gonflement et dégonflement s'accompagnent d'effets de sens : tantôt le gonflement introduit des éléments importants, tantôt il fait se perdre la description dans le détail ; tantôt le dégonflement fait perdre des éléments de compréhension essentiels, tantôt il fait revenir l'accent précisément sur l'essentiel.

La réduction d'une monographie de 150 pages écrite pour une thèse aux quatre ou cinq pages de description du cas pour un article n'est pas une impossibilité : la longueur d'une description est éminemment élastique ; la réduction n'est d'ailleurs pas forcément un mal, puisque forçant à aller à l'essentiel ; elle est un exercice à la fois dangereux et heuristique puisqu'elle oblige à s'interroger précisément sur les éléments essentiels. Simplement, la description dans la thèse et la description dans l'article ne servent pas à la même chose (la question posée dans la thèse et la question posée dans l'article doivent être de nature différente).

L'augmentation iconographique

L'expression est de François Dagognet (1973). On l'a vu, la description peut prendre des formes matérielles multiples. Généralement, dans l'étude de cas, elle adopte une forme littéraire. Sa longueur peut alors être variable. La tentation consiste à ajouter des éléments. Or, la forme littéraire réduite à elle-même bute sur des limites :

« Ce qui désespère l'intelligence, ne serait-ce pas l'excessive distance entre le commencement et une fin si éloignée qu'elle en disparaît ? Et une analyse prolixe allongera encore cette séparation ; la brièveté ne constitue pas un remède, car il convient de ne pas omettre les moments ou les transitions qui comptent. Donc, nous nous perdons entre le trop et le trop peu, entre une précision qui attire, qui retient et une indétermination qui n'égare pas moins. » (Dagognet, 1973, p. 80)

On peut alors insérer des schémas, des tableaux, des séries de chiffres, des images. Mais l'expérience montre que, bien souvent, les schémas n'ajoutent rien au texte. Ils ne font que répéter sous une autre forme ledit texte. Parfois, par contre, ils représentent « *une codification profondément modificatrice et éclairante.* » (Dagognet,

1973, p. 47). C'est précisément le sens de l'expression « augmentation iconographique ». Elle doit être pensée comme un paradoxe : l'iconographie « augmente » le contenu du texte si elle opère une réduction. Quand le schéma reproduit très exactement le contenu du texte, on est face à une « image pléonastique » qui n'ajoute rien (Dagognet, 1973, p. 109). Il n'y a augmentation que quand le schéma est une icône abstraite de forme abrégative. Les sciences expérimentales ont souvent connu un tournant lorsqu'elles ont trouvé ce type d'iconographie :

« Nous nous bornerons à assister, dans les sciences expérimentales naissantes, à l'apparition du “diagramme” et à ses prouesses. Aucune discipline, en effet, qui ne bénéficie de l'iconicité : depuis la physique, la cinématique, jusqu'à la géologie, la technologie ou même la physiologie. Partout s'imposent des dessins, des trajectoires, des courbes de niveau, des cartes, bref, des figures structurales et géométriques. L'erreur serait de les tenir pour des auxiliaires didactiques, de commodes illustrations, alors qu'elles constituent un instrument heuristique privilégié : non pas un embellissement, une simplification, ou encore un moyen pédagogique de transmission facilitée, mais une véritable néo-écriture, capable, à elle seule, de transformer l'univers et de l'inventer [...] reproduire, ce n'est pas dédoubler ou redoubler, mais vraiment produire à nouveau, donc, réinventer. » (Dagognet, 1973, pp. 86-87)

Il s'agit souvent de mettre en série et de rapprocher sous une même présentation (vue synoptique) pour faire apparaître des relations et rendre possibles les comparaisons. On rejoint ici la notion de « *template* » ou gabarit (Dumez & Rigaud, 2008 ; voir aussi tout ce qu'Alain Noël dit sur ce sujet – Noël, 2010).

La complétude de la description

A priori, le processus descriptif apparaît potentiellement infini, la description étant toujours susceptible d'une réécriture, d'une reprise sous la forme d'un nouveau « décrire comme ». En même temps, Wittgenstein lui-même semble penser que l'idée de description complète n'est pas absurde (Wittgenstein, 2008, § 311, pp. 80-81) :

« Ne faut-il pas plutôt que je demande : “Que fait en fin de compte la description ? Quel but sert-elle ?” Dans un autre contexte, nous savons pourtant ce que sont une description complète et une description incomplète. Demande-toi : Comment employons-nous les expressions “description complète” et “description incomplète” ?

Restituer complètement (ou incomplètement) un discours. Inclut-on aussi dans cette restitution, le ton de voix, le jeu d'expression, l'authenticité ou l'inauthenticité du sentiment, les intentions et les effets de l'orateur ? Que ceci ou cela fasse partie d'une description complète, cela dépend du but de cette description et de ce que celui qui la reçoit fait d'elle. »

La question de la complétude renvoie, comme on le voit à la question du contexte. Souvent, l'étude de cas est vue comme une investigation en profondeur du contexte dans lequel agissent les acteurs. Et cette investigation semble appeler des descriptions particulièrement épaisses et longues. Attention au contexte, description épaisse et détaillée, semblent aller ensemble. Or, il n'en est rien. Le contexte peut être défini comme les conditions qui font qu'une proposition passe de vraie à fausse, ou qui font qu'une pratique change de sens (De Rose, 1992). L'exemple de Ryle ou celui d'Anscombe sont ici éclairants : il suffit de dire que la contraction de la paupière est intentionnelle pour changer le sens de son interprétation ; il suffit de passer de « Pierre scie une planche » à « Pierre scie une planche appartenant à Paul » pour

(Suite page 38)

(Suite de la page 37)

changer là aussi le sens attribué à l'action. Première remarque, donc : l'attention au contexte propre à l'étude de cas ne signifie pas obligatoirement la nécessité d'écrire des descriptions très longues. L'attention au contexte doit au contraire se focaliser sur ce qui est susceptible de changer la valeur de vérité de certaines propositions ou le sens de l'action des acteurs étudiés. Le rasoir d'Occam doit être passé sur tout le reste. Seconde remarque : la difficulté de la description dans l'étude de cas est liée au fait que, dans un cas, tout est mêlé. Il est difficile d'identifier le contexte au sens rigoureux du terme : on décrit des actions, des événements, dans leur « contexte », mais ce contexte est magmatique – qu'est-ce qui permet d'isoler dans le magma du contexte les éléments pertinents, c'est-à-dire ceux qui, s'ils étaient différents, changeraient le sens des actions et interactions, ou transformeraient une proposition vraie en proposition fautive, ou réciproquement ? Souvent, un raisonnement contrefactuel est nécessaire (Weber, 1965 ; Tetlock & Belkin, 1996). Il consiste à isoler les différents éléments du contexte et à les soumettre à la question « *What if?* » – que se passerait-il s'ils étaient ou avaient été différents ? Le contrefactuel portant sur le passé peut se compléter de scénarios portant sur le futur (Booth *et alii*, 2009).

La question de la complétude renvoie également à la question des jugements de valeur. Un maître apprend à un enfant une règle de calcul. En décrivant la scène, doit-on s'abstenir de tout jugement de valeur du type : « maintenant, l'élève sait compter » ? se demande Wittgenstein (2008, § 310, p. 80) :

« Si je n'introduis aucun jugement dans la description – celle-ci est-elle incomplète ? Et si je le fais, est-ce que je vais au-delà de la pure description ? – Puis-je m'abstenir de tout jugement en justifiant ma description par : “C'est là tout ce qui se passe ?” »

La question est difficile parce que l'enfant peut encore se tromper en utilisant la règle. Certaines erreurs tendent à montrer qu'il ne sait pas encore, qu'il n'a pas acquis la capacité de calculer, certaines autres erreurs sont compatibles avec le fait qu'on puisse considérer qu'il a bien acquis la capacité en question, même s'il se trompe encore de temps en temps. Il faut donc simplement être prudent quant à ce type de jugement. Par contre, d'autres jugements sont à proscrire de manière absolue (Wittgenstein, 1992, p. 157) :

« Dans la description du sociologue, la proposition : “telle ou telle chose signifie un progrès” ne doit jamais apparaître. »

Les jugements de valeur implicites, présentés sous forme de proposition affirmative, doivent être bannis. Mais les jugements de valeur explicites, discutés, peuvent faire partie de la description.

L'équilibrage des tensions routine/changement, général/singulier

La description doit-elle porter sur les routines, ou sur le changement, sur le singulier ou sur le général ?

Certaines positions sont, sur ce point, tranchées :

« Descriptions are about particulars (objects and events in specific time-place locations), whereas theories are about universals (relations between categories of phenomena that apply wherever those phenomena occur). » (Hammersley, 1990, p. 598)

Les choses sont évidemment plus compliquées en pratique : la description utilise des catégories générales et peut avoir une visée générale, par delà la description du particulier (considéré par exemple comme un type). On pourrait de la même manière considérer que la description porte sur le statique, et que c'est la narration qui porte

sur le changement. Mais, là encore, les choses sont plus complexes (la narration a besoin de descriptions qui la préparent et qui la scandent, et la description peut porter sur des choses qui évoluent).

Si l'on choisit l'un ou l'autre des termes de ces paires d'opposition, la description rate sans doute son objectif. Dans les descriptions présentes dans les textes de recherche, le chercheur tend parfois à survaloriser le changement (l'innovation est partout, tout change sous l'effet de la technologie, des marchés, des envies du consommateur et du citoyen) ; parfois, le travers est inverse et consiste à survaloriser la stabilité (les dispositifs, les routines, les positions sociales, les relations, se reproduisent sans fin). Dans l'étude des dynamiques, une description de l'état initial et une description de l'état final sont nécessaires pour établir avec précision ce qui a changé et ce qui est resté à l'identique. L'analyse d'une dynamique porte à faux si ces deux descriptions n'ont pas été menées avec rigueur. Là encore, la description est la condition nécessaire, mais pas suffisante, d'une analyse bien menée. Comme le montre Abbott (2003, p. 50) :

« Quand nous faisons des descriptions du processus social sous forme de narration, nous devons, à la suite d'Aristote, indiquer des commencements et des fins ou des résultats. Même l'étude quantitative de tel ou tel changement dans la stratification doit établir l'époque du changement, les dates de l'avant et de l'après. Et ces dates établissent à leur tour les limites d'une narration au sein de laquelle le chercheur espère trouver un nœud causal. En fait, le nœud causal définit le commencement et la fin. De même que chaque narration s'achève par le dénouement, elle commence par le "nouement". Il s'ensuit que les commencements des descriptions au cours du temps se trouvent dans les moments de routine, les moments sans événements extraordinaires, avant que le nœud ne se noue. Il s'ensuit aussi que les fins se trouvent dans la routine qu'a produite le dénouement. (Mais on peut, selon les raisonnements développés plus haut, se poser la question de savoir s'il y a des moments vraiment routiniers dans le processus social.) »

Ce qu'établit Andrew Abbott, c'est que la description ne porte ni sur les routines, ni sur les changements. De même, la description ne doit porter exclusivement ni sur les processus généraux ni sur les événements singuliers. Elle doit mettre en tension les uns et les autres. De même qu'on ne peut pas décrire une innovation avec précision si l'on n'a pas décrit avec précision l'état routinier avec lequel elle tranche, on ne peut décrire un événement singulier si on n'a pas décrit avec précision le fond des processus routiniers sur lequel il se détache.

Conclusion

Il n'est pas de recette en matière de description, et fort heureusement. S'il existait des recettes pour décrire, le roman serait depuis longtemps moribond : Proust, grand lecteur, est capable de pasticher les descriptions de Balzac, Flaubert, ou des Goncourt, tout en inventant sa manière de décrire, profondément originale. Et, comme l'a vu Peter Handke (2007), lorsqu'un écrivain apporte une nouvelle approche de la description, celle-ci s'use rapidement et devient finalement obsolète. Un autre écrivain en invente alors une nouvelle.

Si quelques conseils peuvent être donnés, ils seraient les suivants :

- partant du fait qu'il n'y a pas de décrire objectif, mais des « décrire comme », il convient d'explicitier ces « décrire comme » du point de vue des théories mises en jeu et de la prise en compte ou de la non prise en compte des descriptions

(Suite page 40)

(Suite de la page 39)

faites par les différents acteurs étudiés, des échelles de temps ou d'espace (physique ou symbolique – la hiérarchie, par exemple) ;

- le point le plus délicat consiste à choisir le point de vue de la description minimale, à partir de laquelle, par introduction d'éléments successifs importants, va se construire l'ordre des descriptions ultérieures ; ceci suppose une attitude opposée à celle de la tentation que le chercheur a spontanément : il ne faut pas chercher à tout mettre dans la description, il faut au contraire choisir un point de vue qui permette d'exclure des éléments, et des éléments importants qui seront réintroduits dans les descriptions suivantes (le changement, le sens donné par les acteurs, ou donné par certains acteurs, etc.). On peut partir d'un schéma simple, d'un tableau de chiffres, d'un extrait d'entretien, d'un texte (le texte de Benjamin Franklin dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* de Weber). Bref, l'étape décisive consiste à réfléchir au modèle descriptif qui doit constituer le noyau des descriptions ultérieures. Il s'agit de suivre la prescription de Wittgenstein :

« N'essayez pas de spécifier l'acte de description au moyen de l'objet à décrire ; faites-le au moyen de la technique de la description. » (Wittgenstein, 2001b, p. 50)

Une même technique descriptive peut alors s'appliquer à des objets divers et en révéler la parenté. Goffman a décrit les hôpitaux, les navires, les prisons, les monastères avec la même technique descriptive, ce qui a conduit à l'élaboration du concept d'« institution totale » (Goffman, 1961). Il est à noter que, dans la détermination des points de vue, et surtout du point de vue initial, c'est le phénomène d'exclusion qui est central. Le rapport de la description à la théorie est donc le suivant : ce n'est pas la théorie en elle-même qui est intéressante pour déterminer le modèle descriptif de base, c'est plutôt la théorie en tant qu'elle aide à choisir des éléments sur lesquels se focaliser (en cela, la théorie qui détermine le point de vue n'a pas besoin d'être très sophistiquée ; elle peut être assez simple), donc des éléments à exclure (« *omnis determinatio negatio est* » - toute détermination est une négation) ; ensuite, la théorie issue de la description se construit lorsque les points de vue suivants enrichissent le modèle descriptif de base en ajoutant des éléments. La théorie peut donc être utile au départ, mais elle n'est pas absolument nécessaire. Dans *La Méditerranée*, Braudel ne se fonde pas sur une théorie pour aborder ses descriptions successives : il choisit d'exclure le changement et de se centrer sur l'immobile (derrière ce choix, on peut dire qu'il y a l'approche théorique de la géographie et de Vidal de La Blache, mais le choix lui-même n'est pas véritablement d'essence théorique) ; dans l'exemple du contrôle des prix, le modèle descriptif de base a été choisi à partir de l'exclusion d'un élément : le sens donné à cette pratique par les fonctionnaires des prix ; là, encore, cette exclusion n'est pas véritablement d'essence théorique, bien que la description repose sur l'analyse économique libérale.

- Mener chacune des descriptions en tenant le point de vue initial, mais en cherchant systématiquement les faits que ce point de vue n'explique pas ou explique mal (la description sortira alors du risque de circularité – retrouver dans la description la théorie qui a servi à construire le point de vue du « décrire comme » – et ces faits qui constituent des anomalies aideront à construire une autre point de vue, et donc une autre description) ; la description a pour objectif de bousculer les théories existantes et de mettre sur la voie de théories nouvelles ;

- dans les descriptions menées, chercher à identifier les éléments contextuels pertinents, c'est-à-dire ceux qui font changer le sens des actions et interactions, et changer la valeur de vérité des propositions théoriques ;
- dans les descriptions menées, éliminer les jugements de valeur implicites. Une technique consiste à éviter l'usage du verbe être, comme le fait Karl Weick (2007, p. 18) :

« In my own theorizing I often try to say things without using the verb to be. This tactic, known as “e-prime” (Kellogg, 1987), means that I’m not allowed to say “Wagner Dodge is a taciturn crew chief.” Instead, I’m forced to be explicit about the actions that went into the prohibited summary judgment. Now I say things like, “Wagner Dodge surveys fires alone, issues orders without explanations, assumes people see what he sees, mistrusts words, overestimates the skills of his crews. When I’m forced to forego the verb to be, I pay more attention to particulars, context, and the situation. I also tend to see more clearly what I am not in a position to say. If I say that Dodge overestimates the skills of his crews, that may or may not mean that he is taciturn. It all depends on other concrete descriptions of how he behaves. »

- discuter les jugements de valeur explicites quand ils apparaissent apporter quelque chose à la description, qui sans eux aurait un air d'incomplétude ;
- équilibrer la tension entre routine et changement, entre général et particulier (ne pas décrire le changement sans avoir décrit au préalable la routine qui l'a précédé, ne pas décrire une routine comme si elle ne faisait que se reproduire sans évolution, ne pas décrire un processus général sans tenir compte des événements singuliers, ne pas décrire un événement singulier sans décrire le fond général routinier sur lequel il se détache).

La question de la description, on le voit reste l'une des plus cruciales et des plus abstruses que pose la recherche qualitative. De cette question dépend largement l'évaluation que l'on peut faire de sa qualité finale. Une mise en garde s'impose au moment de conclure : aborder la description (dans une production scientifique reposant sur une approche qualitative) comme constituée d'un étagement ordonné de « voir comme » ne signifie en aucune manière qu'il n'y aurait qu'une structure possible de la bonne description. Une description peut par exemple être continue et linéaire en partant d'un modèle descriptif initial de base qu'elle complexifie progressivement sans que les différents « voir comme » soient isolés en tant que tel durant le processus. Une description n'adoptant pas la structure étagée explicite de *La Méditerranée* ou du contrôle des prix est parfaitement possible. De nouvelles techniques de description sont sans cesse à inventer, en littérature comme en recherche. Comme le notait Hammersley (1990, p. 604), les tenants d'une approche descriptive qui affirment que celle-ci peut construire de nouvelles théories s'appuient sur un nombre extrêmement limité d'exemples convaincants, et souvent toujours les mêmes depuis des dizaines d'années. Il est à espérer que l'approche qui a été menée ici du problème de la description pourra permettre d' étoffer ces exemples.

Références

- Abbott Andrew (2001) *Time Matters. On Theory and Method*, Chicago, The University of Chicago Press
- Abbott Andrew (2003) “La description face à la temporalité”, in Blundo Giorgio & Olivier de Sardan Jean-Pierre (2003) *Pratiques de la description*, Paris, Enquête, Éditions de l'EHESS, pp. 41-53.

(Suite page 42)

(Suite de la page 41)

- Ackermann Werner, Conein Bernard, Guigues Christiane, Quéré Louis & Vidal Daniel (1985) *Décrire : un impératif ? Description, explication, interprétation en sciences sociales. Tomes 1 & 2*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.
- Anscombe Gertrude Elizabeth Margaret (2002) *L'intention*, Paris, Gallimard (première édition : 1957)
- Blundo Giorgio & Olivier de Sardan Jean-Pierre (2003) *Pratiques de la description*, Paris, Enquête, Éditions de l'EHESS.
- Booth Charles, Rowlinson, Michael, Clark Peter, Delahaye Agnes & Procter Stephen (2009) "Scenarios and counterfactuals as modal narratives", *Futures*, vol. 41, pp. 87-95.
- Bratman Michael E. (2006) "What is the accordion effect ?", *The Journal of Ethics*, vol. 10, pp. 5-19.
- Chauviré Christiane (2010) *Wittgenstein en héritage. Philosophie de l'esprit, épistémologie, pragmatisme*, Paris, Kimé.
- Braudel Fernand (1949) *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949, Deuxième édition révisée, 1966.
- Chauviré Christiane (2010) *Wittgenstein en héritage. Philosophie de l'esprit, épistémologie, pragmatisme*, Paris, Kimé.
- Dagognet François (1973) *Écriture et iconographie*, Paris, Vrin.
- DeRose Keith (1992) "Contextualism and Knowledge Attributions", *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 52, n°4, December, pp. 913-929.
- Descombes Vincent (1998) "La confusion des langues", *L'enquête*, n°6, La description I, pp. 35-54.
- Dumez Hervé (2006) "Équifinalité, étude de cas et modèle de l'enquête", *Le Libellio d'Aegis*, n°2, février, p. 18-21.
- Dumez Hervé & Jeunemaître Alain (1989) *Diriger l'économie. L'État et les prix en France (1936-1986)*, Paris, l'Harmattan.
- Dumez Hervé & Rigaud Emmanuelle (2008) "Comment passer du matériau de recherche à l'analyse théorique : à propos de la notion de 'template'", *Le Libellio d'Aegis*, vol. 4, n° 2, été-automne, pp. 40-46.
- Feinberg Joel (1970) *Doing and Deserving*, Princeton, Princeton University Press.
- Garfinkel Harold (1985) "Sur le problème des correctifs", in Ackermann Werner, Conein Bernard, Guigues Christiane, Quéré Louis & Vidal Daniel (1985) *Décrire : un impératif ? Description, explication, interprétation en sciences sociales. Tomes 1 & 2*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Tome 2, pp. 239-249.
- Geertz Clifford (1973) "Thick Description: Toward an Interpretive Theory of Culture" in Geertz Clifford (1973) *The interpretation of cultures. New York, Basic Books*, chapter 1, pp. 3-30. Traduction française : Geertz Clifford (1998) "La description dense : vers une théorie interprétative de la culture", *L'enquête*, n° 6, La description I, pp. 73-105.
- Gil Fernando (1998) "La bonne description", *L'enquête*, n°6, La description I, pp. 129-152.
- Goffman Erving (1961) *Asylums*. New York Doubleday Anchor (trad. franc. (1979) *Asiles – Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, Paris, Editions de Minuit).
- Hammersley Martyn (1990) "What's wrong in ethnography ? The myth of theoretical description", *Sociology*, vol. 24, n° 4, pp. 597-615.
- Handke Peter (2007) *J'habite une tour d'ivoire*, Paris, Bourgois.
- Lahire Bernard (1998) "Décrire la réalité sociale ? Place et nature de la description en sociologie", in Reuter Yves [ed.] (1998) *La description Théories, recherches, formation, enseignement*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, pp. 171-180.

- Latour Bruno et Woolgar Steve (1979) *Laboratory Life: The Social Construction of Scientific Facts*, Thousand Oaks, Sage.
- Manago Michel , Conruyt Noël & Le Renard Jacques (1992) « Acquiring descriptive knowledge for classification and identification » *Lecture Notes in Computer Science*, n° 599, pp. 392-405.
- Noël Alain (2010) “Qu’est-ce qu’une thèse et comment la diriger ?”, *Le Libellio d’Aegis*, vol. 6, n° 1, Printemps, pp. 20-28
- Oevermann Ulrich (1985) « Il n’y a pas un problème du décrire dans les sciences sociales » in Ackermann Werner, Conein Bernard, Guigues Christiane, Quéré Louis & Vidal Daniel (1985) *Décrire : un impératif ? Description, explication, interprétation en sciences sociales*, Tomes 1 & 2. Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Tome 1, pp. 12-34.
- Ryle Gilbert (1971a) “Thinking and Reflecting” in Ryle Gilbert (1971) *Collected Papers, Volume II. Collected Essays 1929-1968*, London, Hutchinson, pp. 479-493.
- Ryle Gilbert (1971b) “The Thinking of Thoughts, What is Le penseur doing ?” in Ryle Gilbert (1971) *Collected Papers, Volume II. Collected Essays 1929-1968*, London, Hutchinson, pp. 480-496.
- Sacks Harvey (1963) “Sociological description”, *Berkeley Journal of Sociology*, vol. 8, pp. 1-16.
- Searle John R. (2010) *Making the Social World. The structure of human civilization*, Oxford, Oxford University Press.
- Tetlock Philip E. & Belkin Aaron (1996) *Counterfactual Thought Experiments in World Politics. Logical, Methodological and Psychological Perspectives*. Princeton, Princeton University Press.
- Valéry Paul (1960) *Œuvres, tome II*. Paris, La Pléiade.
- Van Vuuren Rex (2004) “Is this the turning point ?”, *Indo-Pacific Journal of Phenomenology*, vol. 4, Edition 1, July, pp. 1-11.
- Weber Max (1965 trad. Franç.) “Possibilité objective et causalité adéquate en histoire” in *Essais sur la théorie de la science*. Paris, Plon, pp. 290-323.
- Weick Karl E. (2007) “The generative properties of richness”, *Academy of Management Journal*, vol. 50, n° 1, pp. 14-19.
- Wittgenstein Ludwig (1992) *Leçons et conversations*. Paris, Gallimard-Folio
- Wittgenstein Ludwig (2001a) *Conférence sur l’éthique. Remarques sur le ‘Rameau d’or’*. *Cours sur la liberté de la volonté*. Mauvezin, T.E.R.
- Wittgenstein Ludwig (2001b) *Les cours de Cambridge (1946-1947)* édités par P.T. Geach. Mauvezin, T.E.R.
- Wittgenstein Ludwig (2004, trad. franç.) *Recherches Philosophiques*, Paris, Gallimard.
- Wittgenstein Ludwig (2008 trad. Franc.) *Fiches*, Paris, Gallimard.
- Yin Robert K. (1994) *Case Study Research. Design and Methods*, Thousand Oaks, Sage. 2nd edition ■